



Dacia Maraini. Photo de Camille Maheux.

Connaissez-vous

Dacia Maraini?

Une entrevue de
Camille Maheux

Dacia Maraini is an Italian novelist, poet, playwright, and film writer. Her works have been translated into many languages. She founded the first women's theatre in Rome, La Magdalena. In this interview, she talks about her novels and plays and her involvement with women in Italy.

En septembre 1982, Dacia Maraini participait au Festival "Femmes et art" à Sao Paulo au Brésil et donnait une conférence sur "l'existence d'une écriture féminine."

Dramaturge, romancière, poète et scénariste, Dacia Maraini écrit depuis plus de 25 ans mais elle est relativement peu connue ici malgré les traductions chez Grasset, Gallimard, Stock et aux Editions des femmes. Ses pièces de théâtre ont

été jouées à Rome, Paris, Bruxelles, Londres, Amsterdam, Madrid et San Francisco. Elle a fondé le premier théâtre de femmes à Rome, "La Magdalena." A Montréal en septembre 1983, le Festival des films du monde présentait *La Storia di Piera* au scénario duquel Dacia Maraini participa.

La journaliste-cinéaste Camille Maheux a enregistré une entrevue à Sao Paulo et a bien voulu nous en soumettre un condensé.

"... J'ai commencé à écrire à 16 ans dans un journal avec des copines. C'était en Sicile. J'ai écrit mon premier roman à Rome, j'avais 19 ans. Depuis, j'ai écrit six romans, quatre livres de poésie, 25 pièces de théâtre et trois livres d'essais sur le théâtre. En 1967, je me joignais au premier groupe féministe de Rome, et pendant quatre ans j'ai participé à des groupes d'auto-conscience. J'ai fait aussi un peu de journalisme mili-

tant: enquêtes dans les prisons, sur les femmes de l'Italie, sur les bidonvilles, sur l'avortement.

En 1973, je fondais mon propre théâtre, "La Magdalena" qui avait pour but d'aider les femmes qui débutent, celles qui ne peuvent pas travailler ailleurs. Quand j'ai commencé à écrire pour le théâtre, il n'y avait rien de spécifique aux femmes. Après quelques pièces pour un groupe mixte, j'ai décidé d'en écrire pour les femmes. J'en ai écrit quinze! A Paris en 1982 on a joué *Due donne di provincia*; en Belgique on a joué pendant deux ans *Dialogue d'une prostituée avec son client*. Pleine de provocation, comique, dure, très dure... Pendant la pièce on coupait pour engager un dialogue avec les hommes présents dans la salle. Ils étaient tous troublés, ce qui a donné des moments très violents.

Cette pièce qui a été jouée partout en Italie a toujours suscité de violents débats dans l'assistance. Le sujet du rapport de la prostituée avec son client y est mis en évi-

dence, surtout quand elle constate qu'elle est très tentée de succomber aux charmes de son client. Elle se ravise et à la fin, ils s'en va, et elle reste avec sa fille en lui chantant: "Quand tu seras grande tu ne feras pas l'amour avec les hommes, tu vivras avec des femmes."

Cette année, j'ai écrit une pièce qui a pour titre *Mela*, de la moitié du nom de femme, Carmela. C'est l'histoire de trois femmes la grand'mère, la mère et la fille. Les relations entre elles sont très compliquées, elles se partagent le même homme, elle n'ont pas les mêmes visées politiques. C'est une pièce à la fois tragique et comique qui rend compte de la déception d'une certaine génération très généreuse, qui a cru à la révolution, mais d'une façon trop traditionnelle.

J'ai aussi écrit une pièce qui développe la thèse que les femmes doivent renoncer au plaisir dès

qu'elles accèdent au pouvoir. J'ai mis en scène Marie Stuart et Elizabeth d'Angleterre. *Marie Stuart* est l'histoire de ces deux femmes qui ne se voient jamais mais qui se parlent à travers leurs dames de compagnie. Elles sont dans leur chambre, qui est, en fait, une prison. **LE POUVOIR EST SEPARE DU PLAISIR:** un homme peut avoir le pouvoir et son plaisir, alors qu'une femme doit renoncer à la libre expression de son corps.

Une autre pièce raconte l'histoire véridique d'une nonne, une religieuse qui vécut au 17^e siècle, et qui se réfugia au couvent car elle savait que, si elle se mariait, elle ne pourrait jamais écrire. Soeur Juana était une mexicaine d'une grande intelligence et d'une grande culture à qui l'Eglise a interdit de continuer parce qu'on la trouvait trop peu orthodoxe. Elle est morte de la peste en soignant les malades; on l'avait auparavant obligée à brûler 3000 de ses publications.

Pour parler de mes romans, je vous dirai que mon premier roman *Vacanza*, paru chez Grasset ("vacance", ici, veut dire période estivale et le vide) est l'histoire d'une jeune fille qui sort du couvent et ne comprend pas ce que la vie lui réserve: un père vulgaire, la brutalité des hommes. Son inexpérience lui cause des problèmes. Mon deuxième roman, publié en onze langues, raconte une autre histoire de jeune fille exploitée. En 1963, impliquée dans le mouvement féministe, j'ai écrit un roman, le plus triste, le plus désespéré: une femme se laisse mourir de faim parce qu'elle est découragée devant sa difficulté à communiquer avec son mari, sa mère, les hommes en général. Ce troisième roman *A Memoria* ("par coeur") c'est en fait quelqu'un qui perd la mémoire, mémoire qui est l'organisation de la vie. Ce livre n'a pas été traduit à cause de son accès difficile, mon texte est une expérience de style et d'organisation du temps.

En 1967 je me suis engagée envers les femmes pauvres, et j'ai mieux connu l'Italie. J'ai découvert la politique comme un moyen de communiquer avec les autres et de

ne plus ressentir ce désespoir d'être seule contre le monde. Ce fut une sorte de prise de conscience.

Plusieurs années plus tard j'ai écrit *Femme en guerre* publié en France aux Editions des femmes. Dans ce livre j'ai montré une femme aux prises avec deux expériences: sa vie dans un milieu de terroristes où elle connaît une grande amitié et l'amour d'une femme, et, dans ce même groupe, sa prise de conscience des rapports hiérarchisés qu'elle a établis avec les hommes qui ont une vue très traditionnelle des femmes, très vulgaire, même. Quand une des femmes se suicide, elle comprend qu'elle doit quitter et son mari et le groupe de terroristes.

Il y a ensuite des recueils de poésie et un dernier roman qui n'est pas encore traduit en français: *Marina*, un échange de lettres entre deux écrivaines. Ce livre contient beaucoup de réflexions sur l'enfance, l'amour du père, les relations mère-fille, et l'amour qui existe entre ces deux femmes.

J'aimerais vous parler du féminisme en Italie, ce que j'en con-

nais. Les choses ont bien changé. Il y a 16 ans, il n'y avait pas de femmes metteurs en scène, écrivaines. Aujourd'hui les femmes travaillent ensemble, en art, en journalisme, en recherche. On a des coopératives de cultivatrices, les femmes sont de plus en plus ensemble, il y a une société de femmes. Je le vois comme le résultat du féminisme. On organise des rencontres sur l'homosexualité, sur la violence sexuelle. On a une université de femmes. En Allemagne, la démarche est peut-être plus radicale, chez nous, moins. Naturellement il y a un grand retour à la famille, au mariage, dû à la situation économique. Les femmes ne gagnent pas assez, il y a beaucoup de chômage, et lorsqu'il y a du travail, il est mal payé. Les femmes se marient pour ne plus rester chez leurs parents, mais on sent un changement, le mariage n'est plus un but dans la vie, les valeurs traditionnelles sont changées, et ce sont les hommes qui le veulent aussi. . ."

Camille Maheux est une journaliste-cinéaste montréalaise.

Dacia Maraini. Photo de Camille Maheux.

